

D22
R272
V.5
1820-26

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N° 13.



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

LIVRE NEUVIÈME.

ÉTABLISSEMENT DES PORTUGAIS DANS LE BRÉSIL. GUERRES QU'ILS
Y ONT SOUTENUES. PRODUCTIONS ET RICHESSES DE CETTE
COLONIE.

L'ESPRIT national est le résultat d'un grand nombre de causes, dont les unes sont constantes, et les autres variables. Cette partie de l'histoire d'un peuple est peut-être la plus intéressante et la moins difficile à suivre. Les causes constantes sont fixées sur la partie du globe qu'il habite; les causes variables sont consignées dans ses annales, et manifestées par les effets qu'elles ont produits. Tant que ces causes agissent contradictoirement, la nation est insensée; elle ne commence à prendre l'esprit qui lui convient, qu'au moment où ses principes spéculatifs conspirent avec sa position physique. C'est alors qu'elle s'avance à grands pas vers

1.
Les Euro-
péens ont-ils
bien connu
l'art de
fonder des
colonies?

5.

1

UNIVERSIDAD DE NUEVA LEÓN
Biblioteca Valverde y Tellez

la splendeur, l'opulence et le bonheur qu'elle peut se promettre du libre usage de ses ressources locales.

Mais cet esprit, qui doit présider au conseil des peuples, et qui n'y préside pas toujours, ne règle presque jamais les actions des particuliers. Ils ont des intérêts qui les dominent, des passions qui les tourmentent ou les aveuglent; et il n'en est presque aucun qui n'élevât sa prospérité sur la ruine publique. Les métropoles des empires sont les foyers de l'esprit national, c'est-à-dire les endroits où il se montre avec le plus d'énergie dans le discours, et où il est le plus parfaitement dédaigné dans les actions. Je n'en excepte que quelques circonstances rares, où il s'agit du salut général. A mesure que la distance de la capitale s'accroît, ce masque se détache; il tombe sur la frontière. D'un hémisphère à l'autre que devient-il? Rien.

Passé l'équateur, l'homme n'est ni Anglais, ni Hollandais, ni Français, ni Espagnol, ni Portugais; il ne conserve de sa patrie que les principes et les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite; rampant quand il est faible; violent quand il est fort; pressé d'acquiescer, pressé de jouir; et capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt; la soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement, dans les

contrées du Nouveau-Monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l'or.

N'aurait-il pas été plus humain, plus utile et moins dispendieux, de faire passer dans chacune de ces régions lointaines quelques centaines de jeunes hommes, quelques centaines de jeunes femmes? Les hommes auraient épousé les femmes, les femmes auraient épousé les hommes de la contrée. La consanguinité, le plus prompt et le plus fort des liens, aurait bientôt fait, des étrangers et des naturels du pays, une seule et même famille.

Dans cette liaison intime, l'habitant sauvage n'aurait pas tardé à comprendre que les arts et les connaissances qu'on lui portait étaient très-favorables à l'amélioration de son sort. Il eût pris la plus haute opinion des instituteurs supplians et modérés que les flots lui auraient amenés, et il se serait livré à eux sans réserve.

De cette heureuse confiance serait sortie la paix, qui aurait été impraticable, si les nouveaux venus fussent arrivés avec le ton impérieux et le ton imposant de maîtres et d'usurpateurs. Le commerce s'établirait sans trouble entre les hommes qui ont des besoins réciproques; et bientôt ils s'accoutument à regarder comme des amis, comme des frères, ceux que l'intérêt ou d'autres motifs conduisent dans leur contrée. Les Indiens auraient adopté le culte de l'Europe, par la raison qu'une religion devient commune à tous les ci-

toyens d'un empire, lorsque le gouvernement l'abandonne à elle-même, et que l'intolérance et la folie des prêtres n'en font pas un instrument de discorde. Pareillement la civilisation suit du penchant qui entraîne tout homme à rendre sa condition meilleure, pourvu qu'on ne veuille pas l'y contraindre par la force, et que ces avantages ne lui soient pas présentés par des étrangers suspects.

Tels seraient les heureux effets que produirait, dans une colonie naissante, l'attrait du plus impérieux des sens. Point d'armes, point de soldats; mais beaucoup de jeunes femmes pour les hommes, beaucoup de jeunes hommes pour les femmes. Voyons ce qu'en se livrant à des moyens contraires, les Portugais ont opéré dans le Brésil.

ii.
Par qui
et comment
fut découvert
le Brésil.

C'est un continent immense, borné au nord par la rivière des Amazones; au sud, par la rivière de la Plata; à l'est par la mer; au couchant par une multitude de marais, de lacs, de torrens, de rivières et de montagnes qui le séparent des possessions Espagnoles.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orénoque, en 1499, eût continué à s'avancer vers le midi, il ne pouvait manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au nord-ouest, pour ne pas trop s'éloigner de Saint-Domingue, le seul établissement qu'eussent alors les Espagnols dans le Nouveau-Monde.

Un heureux hasard procura, l'année suivante,

l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Pourquoi en est-il ainsi de presque toutes les découvertes? Comment le hasard y a-t-il toujours plus de part que l'esprit? C'est que le hasard travaille sans cesse, tandis que l'esprit s'arrête par paresse, change d'objet par inconstance, se repose par lassitude ou par ennui, et est jeté dans l'inaction par une infinité de causes morales et physiques, domestiques ou nationales. C'est donc au hasard ou à cette fourmilière innombrable d'hommes qui s'agitent en tout sens et qui répandent leurs regards sur tous les objets qui les environnent ou les frappent, souvent sans dessein de s'instruire, sans projets de découvrir et par la seule raison qu'ils ont des yeux, c'est à eux que l'on doit la plupart des découvertes.

Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, Cabral prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asile; il mouilla sur la côte au quinzième degré de latitude australe, dans un lieu qu'il appela Porto-Seguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, et lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on substitua depuis celui du Brésil, parce que le bois ainsi appelé, était la production du pays la plus précieuse pour les Européens; qui l'employèrent à la teinture.

Comme on avait découvert cette contrée en se portant aux Indes, et qu'on ignorait si elle n'en

faisait pas partie, on lui donna le même nom, comme les Espagnols avaient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avaient antérieurement découverts. Les uns et les autres distinguèrent seulement ces régions par le surnom d'Indes Occidentales; cette dénomination s'étendit depuis à tout le Nouveau-Monde, et les Américains furent appelés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux et des choses, assignés au hasard par des ignorans, ont toujours embarrassé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, et non dans les circonstances purement accessoires, et souvent étrangères aux qualités physiques des objets désignés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe transportée et reproduite, pour ainsi dire, en Amérique, par le nom et la forme de nos villes; par les lois, les mœurs et la religion de notre continent. Mais, tôt ou tard, le climat reprendra son empire, et rétablira les choses dans leur ordre et leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui sait si dans trois ou quatre mille ans, l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitans, que l'est aujourd'hui pour nous celle des temps de l'Europe, antérieurs à la république romaine? Ainsi les hommes, et leurs connaissances, et leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des lois

et des mouvemens de la nature entière, qui suit son cours sans égard à nos projets et à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence et l'instabilité des desseins et des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, et plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivières, les côtes du Brésil, et qu'on crut s'être assuré qu'il n'y avait ni or, ni argent, elles les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les lois, que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partait de Portugal un ou deux vaisseaux qui allaient porter dans le Nouveau-Monde tous les scélérats du royaume. Ils en rapportaient des perroquets, des bois de teinture et de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisait par les Grandes Indes.

L'Asie occupait alors tous les esprits; c'était le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faisaient les Portugais, les richesses qu'on en rapportait, donnaient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une supériorité que chaque particulier voulait par-

III.
Quels furent
les premiers
habitans
que le Por-
tugal
donna au
Brésil?

tager; l'enthousiasme était général. Personne ne passait librement en Amérique; mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on y avait d'abord exilés, les infortunés que l'inquisition voulut proscrire,

On ne connaît pas de haine nationale plus profonde et plus active que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée, qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutaient autant les forces qu'ils en détestaient les mœurs. Soit analogie de climat et de caractère, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions; ils n'en pouvaient imiter une plus horrible que celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang, érigé en Espagne en 1482 par un mélange de politique et de fanatisme, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, n'eut pas été plus tôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cents victimes, dont il faisait brûler la dixième partie, et reléguait le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étaient soupçonnés de pédérasie : désordre nouveau dans l'état, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les sorciers, qui,

dans ces temps d'ignorance, étaient aussi redoutés que multipliés par la crédulité de toute l'Europe bigote et barbare; les mahométans, extrêmement diminués depuis qu'ils avaient perdu l'Empire; les Juifs surtout, que leurs richesses rendaient plus suspects.

On sait que lorsque cette nation, long-temps concentrée dans un petit et misérable coin de terre, fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se réfugièrent en Portugal. Ils s'y multiplièrent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes; on les laissait jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles juives ne s'y retirassent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnèrent à sortir d'Espagne ou à changer de culte. Chaque famille payait vingt livres, son asile en Portugal. La superstition arma bientôt Jean II contre cette nation trop persécutée; ce prince en exigea vingt mille écus, et la réduisit ensuite à l'esclavage. Emmanuel bannit, en 1496, ceux qui refusèrent de se faire chrétiens; mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tardèrent pas à s'emparer du commerce de l'Asie, dont on ouvrait alors les sources. L'établissement de l'inquisition ralentit, en 1548, leur activité; les confiscations que se permettait ce tribunal odieux, et les taxes

que le gouvernement leur arrachait de temps en temps, augmentaient la défiance. Ils espérèrent que 250,000 liv. qu'ils fournirent à Sébastien pour son expédition d'Afrique, leur procureraient quelque tranquillité; malheureusement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II, qui étendit peu après ses lois sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendaient d'un juif ou d'un maure, ne pourraient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimait, pour ainsi dire, sur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservait pas de l'humiliation. Ils portèrent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avaient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne et en Portugal, et priva les deux états des avantages que l'un tirait des Indes Orientales, et l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernières époques, les juifs, que l'inquisition poursuivait sans relâche, étaient exilés, en grand nombre dans le Brésil. Quoique dépouillés de leur fortune par ces sangsues insatiables, ils réussirent à établir quelques cultures. Ce commencement de bien fit sentir à la cour de Lisbonne qu'une colonie pouvait de-

venir utile à sa métropole autrement que par des métaux. Dès 1525 on la vit jeter des regards moins dédaigneux sur une possession immense que le hasard lui avait donnée, et qu'elle était accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissaient toutes les immondices de la monarchie.

L'opinion du ministère devint celle de la nation; avant tous les autres, les grands seigneurs s'animent de ce nouvel esprit. Le gouvernement accorda successivement à ceux d'entre eux qui le demandaient la liberté de conquérir un espace de quarante ou cinquante lieues sur les côtes, avec une extension illimitée dans l'intérieur des terres. Leur charte les autorisait à traiter le peuple assujetti de la manière qui leur conviendrait. Ils pouvaient disposer du sol envahi, en faveur des Portugais qui le voudraient mettre en valeur; ce qu'ils firent la plupart, mais pour trois vies seulement et moyennant quelques redevances. Ces grands propriétaires devaient jouir de tous les droits régaliens; on n'en excepta que la peine de mort, que la fabrication des monnaies, que la dime des productions: prérogatives que la couronne se réserva. Pour perdre des fiefs si utiles et si honorables, il fallait négliger de les cultiver, les laisser sans défense, n'avoir point d'enfant mâle, ou se rendre coupable de quelque crime capital.

Ceux qui avaient sollicité et obtenu ces provinces s'attendaient bien à s'en mettre en posses-

iv.
La cour
de Lisbonne
partage
le Brésil
entre plu-
sieurs grands
seigneurs.

sion , sans beaucoup de dépense pour eux , sans de grands dangers pour leurs lieutenans. Ils fondaient principalement leur espérance sur l'inertie des petites nations qu'il fallait dompter.

v.
Caractères
et usages des
peuples
qu'on voulait
assujettir
à la domina-
tion
portugaise.

L'homme, sans doute, est fait pour la société; sa faiblesse et ses besoins le démontrent; mais des sociétés de vingt à trente millions d'hommes; des cités de quatre à cinq cent mille âmes: ce sont des monstres dans la nature; ce n'est point elle qui les forme; c'est elle au contraire qui tend sans cesse à les détruire. Elles ne se soutiennent que par une prévoyance continue et par des efforts inouïs; elles ne tarderaient pas à se dissiper, si une portion considérable de cette multitude ne veillait à leur conservation. L'air en est infecté; les eaux en sont corrompues; la terre épuisée à de grandes distances; la durée de la vie s'y abrège; les douceurs de l'abondance y sont peu senties; les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques; c'est la demeure du crime, du vice, des mœurs dissolues. Ces énormes et funestes entassements d'hommes sont encore un des fléaux de la souveraineté, autour de laquelle la cupidité appelle et grossit sans interruption la foule des esclaves, sous une infinité de fonctions, de dénominations. Ces amas surnaturels de populations sont sujets à fermentation et à corruption pendant la paix; la guerre vient-elle à leur imprimer un mouvement plus vif, le choc en est épouvantable.

Les sociétés naturelles sont peu nombreuses; elles subsistent d'elles-mêmes. On n'y attend point la surabondance incommode de la population pour la diviser; chaque division va se placer à des distances convenables. Tel fut partout l'état primitif des contrées anciennes; tel est celui du nouveau continent.

On y trouva le Brésil distribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivières; quelques-unes sédentaires; un plus grand nombre nomades; la plupart sans aucune communication entre elles. Celles qui n'étaient pas continuellement en armes les unes contre les autres, étaient divisées par des haines ou des jalousies héréditaires. Ici, l'on tirait sa subsistance de la chasse et de la pêche; là, de la culture des champs. Tant de différences dans la manière d'être et de vivre ne pouvaient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs et dans les coutumes.

Les Brésiliens étaient en général de la taille des Européens, mais ils étaient moins robustes; ils avaient aussi moins de maladies, et vivaient longtemps. Ils ne connaissaient aucun vêtement. Les femmes avaient les cheveux extrêmement longs, et les hommes les tenaient courts; les femmes portaient en bracelets des os d'une blancheur éclatante que les hommes portaient en collier; les femmes peignaient leur visage, au lieu que les hommes peignaient leur corps.